

“semble que depuis quelques années nous nous sommes rapprochés ; je vois plus souvent des *Canadiens* et j'attends dans le calme de cette belle solitude le moment qui nous réunira dans un séjour encore meilleur.....”

L'Eglise de la Chartreuse renferme des tableaux remarquables du *Spagnoletto* et d'autres Peintres Napolitains, mais je ne puis pas m'y arrêter, non plus qu'à tous ceux qui remplissent les galeries et les églises de Naples. L'*Ecole Napolitaine* a tellement produit qu'on ne sait plus où loger son œuvre ; mais on ne sait pas non plus à quelle partie de cette œuvre adresser son admiration. L'abondance des produits de l'esprit ne dit rien en faveur de leur supériorité. L'*Ecole de Naples* en est une preuve. Après avoir parcouru toutes les collections de la ville, je dus me résigner à ne pas y trouver, à part quelques belles inspirations, du Spagnoletto, un tableau d'une *grande élévation de style*. Les Napolitains sont les *Enfants-Gâtés* de la Nature, ils l'aiment telle qu'ils la voient, et la copient sans la choisir. Comment expliquer cela chez un peuple qui a d'ailleurs le sentiment universel du beau ?...

Cependant, outre l'œuvre de sa propre école, Naples possède encore une belle collection de peintures étrangères. J'ai trouvé dans quelques Sacristies, et surtout dans les salles du *Musée-Bourbon*, des chefs-d'œuvre du Pérugin du Beato-Angelico, de Raphaël, du Titien, de Luini, que je connaissais déjà par la gravure et que je pus admirer, d'autant plus qu'ils étaient à Naples. Cela seul ferait du *Musée-Bourbon* une des plus riches collections de l'Europe, s'il ne possédait pas en outre, sa galerie unique des fresques d'Herculanum et de Pompéi : et le plus grand nombre de beaux marbres antiques qu'il soit possible de voir réunis, hors des collections de Rome.

En héritant des biens des Farnèse, le Roi de Naples a enrichi sa Capitale de trésors inappréciables, au point de vue de l'art.

Je voudrais m'arrêter un instant devant quelques-unes de ces merveilles du *ciseau Grec* ; je voudrais vous conduire à travers ces salles interminables, magnifiquement décorées, où s'étaient toutes ces nobles dépouilles de peuples nobles qui ne sont plus : je voudrais vous dire les perfections que ces œuvres renferment : mais ce serait trop long, et peut-être inutile ; en ébauchant en parole, ce qui n'est fait que pour être vu, je courrais le risque d'être *mauvais peintre*, et de vous ennuyer beaucoup sans rien vous faire voir.

#### VÉSUVÉ.

J'étais à Naples depuis trois jours, et je n'avais pas encore pu monter au Vésuve, ayant été retenu par mes compagnons de voyage et par un peu de mauvais temps. Enfin, le soir du troisième jour étant fixé entre nous, pour la visite au volcan, nous partîmes vers sept heures, par un temps pluvieux. Nous étions cinq enfermés dans la même voiture ; deux chevaux vigoureux nous entraînaient à la course ; et un habile cocher, avec un guide pourvu d'une torche, étaient chargés de nous conduire *vivants* jusqu'au pied du cratère. C'est ce qu'ils firent plus qu'à la satisfaction générale. Les cochers Napolitains sont d'une *grande habileté* et les guides d'une *grande témérité* : il est bon de ne pas leur confier trop aveuglement sa vie ; pour quelques francs, ils usent largement du permis.

Ce soir là, à peine avions nous commencé à monter sur les flancs nus de la montagne qu'une tempête affreuse s'éleva : La pluie ruisselait et les vents se déchânaient sur les rochers avec un bruit épouvantable,

Quand la voiture passait sur les sommets les plus escarpés de la route, elle semblait se pencher sous le vent ; les chevaux bronchaient et notre torche de bitume étant soufflée tout-à-coup, nous demeurions dans une obscurité complète sur le bord d'immenses précipices. Il nous devint bientôt impossible de rallumer notre flambeau, la pluie l'ayant pénétré au point que la flamme refusait de s'y attacher. Nous marchions incertains à la lueur des reflets que nous jetaient de temps en temps, par dessus les rochers les nuages enflammés du volcan. Nous étions seuls sur la montagne ; aucun autre voyageur n'avait eu l'imprudence de s'y aventurer avec nous. Cependant nos guides persistaient à n'y voir aucun danger, et ils nous persuadaient qu'il était plus prudent de continuer la route, jusqu'à l'Hermitage où nous pourrions trouver un abri ; ce que nous fîmes.

Cet Hermitage est une maison bâtie au pied du cratère et où stationnent quelques hommes de police placés là par le Gouvernement pour protéger les visiteurs et les diriger dans les endroits périlleux : c'est là que les voitures s'arrêtent. Après un instant de repos, nous partîmes à pied ; il pleuvait encore ; mais le spectacle que nous avions en perspective et qui s'offrit bientôt à nos yeux, nous fit oublier le temps et la fatigue. Nous arrivions devant le plus étonnant tableau qu'un homme puisse contempler impunément. Parvenus à un mille au-dessous de la gueule du volcan, une rivière de lave descendait devant nous, au fond d'un ravin large et profond qu'elle remplissait quelque fois sur un espace de dix arpents. Le lit de ce ravin formé d'anciennes laves refroidies et noires comme la nuit, faisait mieux ressortir la couleur de fer-en-fusion qu'avait le torrent. Toute la scène était éclairée d'une lumière rouge : une longue traînée de nuages et de fumée roulée en tourbillons courait dans le ciel : au-dessus, on apercevait les sommets calcinés des rochers ; et autour de nous, l'abîme et les ténèbres semblaient infinis. A un endroit, le torrent arrêté par un obstacle, amassait ses ondes pesantes, puis les précipitait de l'autre côté, brisant et renversant d'énormes blocs de rochers ou de matière noire, avec un bruit qu'augmentaient la nuit et les échos de la montagne. C'était une *cataracte* de feu et de rochers. Plus loin, le torrent fauchait un jeune bois et entraînait dans sa course, comme une moisson légère, les arbres enflammés. Le Dante n'a rien mis sur les bords de son Styx, de plus grandiose et de plus infernal que ce tableau.

A l'endroit où nous étions, la lave devait couir avec une vitesse de six milles à l'heure ; et elle était d'une consistance telle, que nous pouvions faire glisser dessus, des fragments considérables de celle refroidie sur laquelle nous marchions, sans que la surface du torrent en parut altérée. Ces projectiles roulaient sur la masse enflammée comme sur un pavé de marbre. On m'a dit qu'une Anglaise, *bien chaussée*, avait traversée à la course un *ruisseau* de cette nature... Les Anglais et les Anglaises ont tenté un peu de tout dans ce monde, si l'on en croit l'histoire. Quoiqu'il en soit, je ne vois pas jusqu'à quel point une semblable tentative serait impraticable, tout un peu téméraire qu'elle soit.

Ces faits laissent une idée de la force que peut avoir cette redoutable masse. Rien ne peut lui résister ; elle a parfois rasé des villages entiers. Cependant, elle ne marche pas toujours avec la même vitesse dans toute sa course : en se refroidissant, elle se durcit et n'avance plus que par secousses, à chaque gorgée nouvelle que vomit le volcan.